

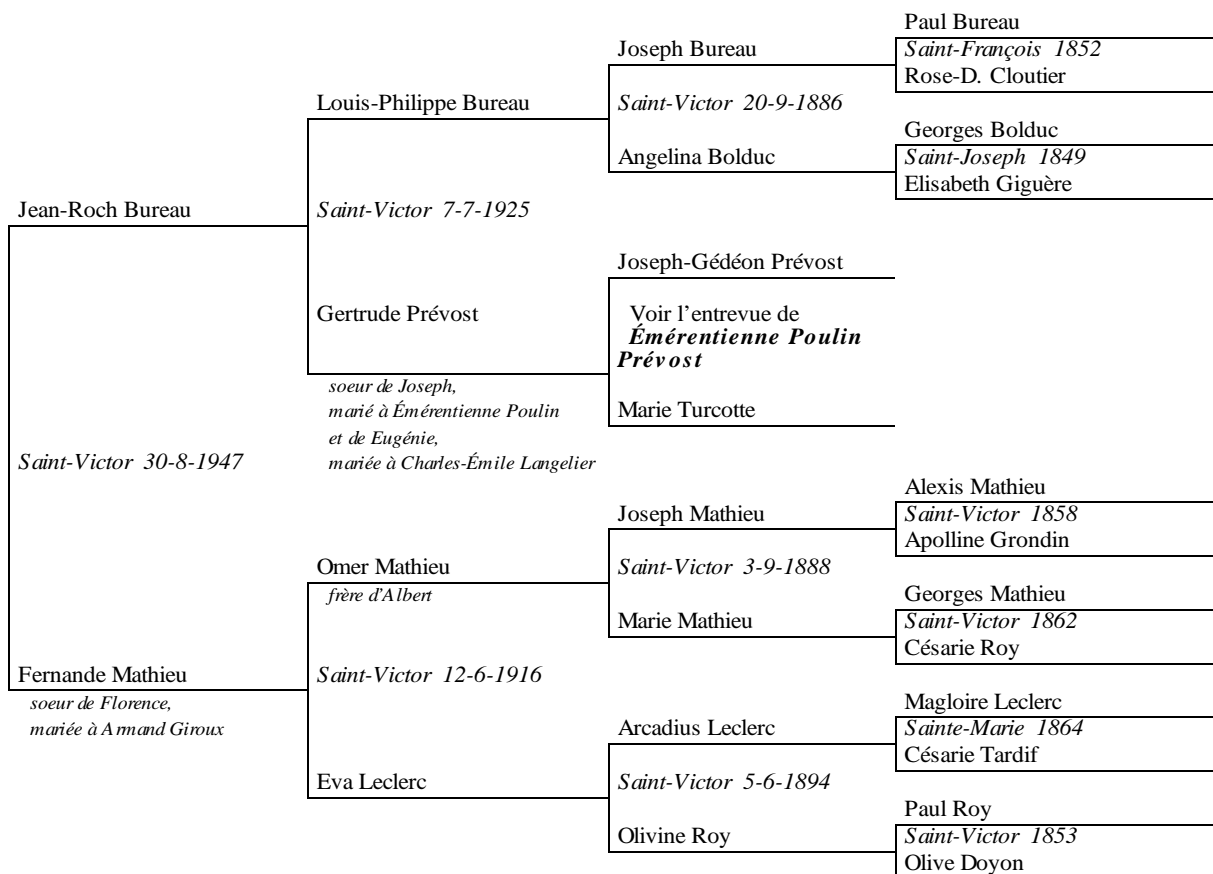
Une entrevue avec

**JEAN-ROCH BUREAU ET
FERNANDE MATHIEU**



Choix des textes, recherche généalogique et harmonisation par Louise Senécal
Relations publiques par Lorraine Poulin Fluet

Généalogie



Bureau dit Sanssoucy

Bureau dit Sanssoucy, Louis, fils de feu Mathurin, tonnelier et de Renée Tendié de Saint-Sébastien-sur-Loire, arrondissement et évêché de Nantes, en Bretagne (Loire-Atlantique). Il est décédé le 14 février 1711 à l'âge de quatre-vingt-un ans et sépulturé le 15 février de la même année à L'Ancienne-Lorette. Il habitait la côte Saint-Paul à L'Ancienne-Lorette.

Il s'est marié le 25 juillet 1685 à L'Ancienne-Lorette avec Marie-Anne Gauvin. Le contrat de mariage a été passé devant le notaire Genaple.

Gauvin, Marie-Anne, fille de Jean et Anne Magnan a eu deux enfants avec Louis Bureau dit Sanssoucy.

1. Jean est né vers 1689 et marié en 1712 avec Marie-Anne Lachâïne.

2. Marie-Catherine est née le 10 mai 1690 et baptisée le 11 mai de la même année à L'Ancienne-Lorette. Elle s'est mariée en 1713 avec Jean Rouillard.

Il s'est remarié le 12 septembre 1695 à Québec avec Marie Coqueret. Le contrat de mariage a été passé devant le notaire Genaple le 10 septembre 1695. Coqueret, Marie, veuve Maieul, Pierre Dumay est décédée le 5 février 1724 et sépulturé le 8 février de la même année à L'Ancienne-Lorette à 61 ans. Sans Postérité.

Source: René Jetté, Dictionnaire généalogique des familles du Québec, des origines à 1730, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1983, p. 184

LPF– Vous, votre famille, ils vous appelaient les «bourelet's». Pouvez-vous m' dire pourquoi?

JB– Ça en fâchait plusieurs. Moi, quand j' me fais appeler «bourelet'», j' me réjouis, parce que j' sais d' où ça vient.

Le premier Bureau (dit Sanssoucy) qui est arrivé au pays était décoré. I' avaient fait la guerre en Bretagne, parce que nos ancêtres viennent de Bretagne (France), et ils avaient une *calotte*¹ avec six petits bourrelets de bois, dessus. Ça, c' étaient des décorations de l' armée et plus i' y avait de bourrelets, plus i' étaient gradés haut. Ça commençait à un bourrelet et ainsi d' suite.

Aujourd' hui, c' est des grades sur les manches, mais dans c' temps-là, c' était ça. Le plus haut grade, c' étaient six bourrelets et les Bureau, i' nous appelaient comme ça.

LPF– Ça veut dire que c' est un honneur, de s' faire appeler les «bourelet's»?

JB– Oui et j' en suis fier. Une autre petite anecdote aussi, ça fait deux générations de ça, les enfants portaient deux noms. Comme du côté de ma mère, c' était Prévost dit Laviolette. Moi, c' était Bureau dit Sanssoucy. J' en ai rencontré, des Sanssoucy, et c' était bien vrai. Quand j' allais à ' classe, ils m' appelaient Bureau dit «Sanssouris». Ça, ça m' fâchait, j' savais qu' j' en avais une, ma femme s' en est aperçue

LPF– Nous sommes le 3 mars 1995. Je (Lorraine Poulin Fluet) suis chez monsieur **Jean-Roch Bureau** et madame **Fernande Mathieu**. On parlait de monsieur Paré (Valère à Joseph). C' est vrai qu' il a aidé beaucoup de monde?

Caisse – Valeur de l' argent

JB– I' a aidé à tout le monde, en commençant par les jeunes et en allant aux plus âgés. Parce que moi, quand j' avais dix ans, la première part que j' ai prise coûtait dix *cennes*¹, à la Caisse (populaire Desjardins). Après ça, on allait déposer ça par cinq *cennes*¹, dix *cennes*¹, vingt-cinq *cennes*¹.

LPF– Parce que c' était cinq piastres, la part?

JB– Oui, mais il fallait déposer dix *cennes*¹, le premier coup. Dans l' temps, on ramassait des fruits pour dix *cennes*¹, quinze *cennes*¹.

LPF– Tout le monde était pauvre, à l' époque?

JB– Ça travaillait pour rien. J' ai vu Polycarpe Bolduc (à Abraham) faire les foins ici et mon père (Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé à Joseph) lui donnait une piastre.

Histoire de famille

LPF– Vous étiez le plus vieux, j' pense, vous?

JB– Oui, l' plus vieux de douze enfants. Quand mon père (Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé à Joseph) s' est marié, il avait son père (Joseph Bureau à Paul), sa mère (Angéline Bolduc) et une de ses tantes (Lucienne Bureau) ici. Et la famille a commencé. On était quinze à ' table, ici.

LPF– Trois fois par jour?

JB– Oui.

LPF– I' y a eu des bons moments?

JB– Oui, mais i' y avait d' l' ouvrage. Du moment qu' on était capables de s' plier pour ramasser une petite roche, il fallait être là pour aider, le plus vieux surtout.

Train – Travail

LPF– Vous avez ri avec *mononcle*² Jean-Thomas (Lessard à Antoine)?

JB– Jean-Thomas Lessard et Poléon Poulin (Napoléon à Odilon), on travaillait sur le chemin d' fer. Un bon matin, on sort le *pompueur*¹, pour aller travailler, et la pluie prend. Jean-Thomas dit : «Venez-vous en su' 'a *galerie*².» On part et on s' en va sur la *galerie*² et tout d' un coup, on entend



*Noces de Gertrude Prévost et de Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé.
Provenance: SPSVB, Fonds Candide Plante Pomerleau*

marcher en haut. Arzélie (Bernard Lessard) se levait et elle sortait en *jaquette*¹, sur la *galerie*². Poléon Poulin se lève la tête et i' voit ça, i' y avait des grandes fentes, sur la *galerie*². Il dit : «Jean-Thomas, regarde donc c'qu'i' y a en haut.» Jean-Thomas se lève la vue et i' voit ça. Il dit : «Arzélie, cache-toi 'a *p'lote*², à¹ matin.» Poléon Poulin, i' aimait ça, ces affaires-là.

LPF– Est-ce que vous avez travaillé longtemps, sur le chemin d'fer?

JB– Neuf ans. Je travaillais sur les extra-*gangs*¹.

LPF– Quand i' avaient besoin de surplus?

JB– Oui. La première année que j'ai travaillé sur le chemin d'fer, je gagnais dix-sept *cennes*¹ de l'heure. Je travaillais pour le père Philémon Vachon, de Vallée-Jonction, et j'avais environ quatorze ans. Ensuite, on a travaillé pour Maurice Ruel, Antonio Blais, Roger Lessard.

LPF– C'était pour faire la section de Saint-Victor?

JB– Non, non. **Les extra-*gangs*¹, c'était pour charger le fer.** On ôtait du soixante et dix pour en mettre du cent ou on ôtait du cent livres pour mettre du cent vingt.

LPF– Mais c'était quoi, quand vous dites soixante et dix et cent?

JB– C'est la grosseur de la rail. Soixante et dix livres à la verge. On ôtait du soixante et dix livres de pesanteur à la verge, pour mettre du cent livres de pesanteur à la verge. En partant de Vallée-Jonction à Sherbrooke, on enlevait du cent livres pour mettre du cent vingt.

LPF– Avez-vous eu connaissance qu'il y a eu des accidents, des déraillements?

JB– Non, mais on a eu connaissance du *washout*⁴, à East Angus, par exemple.

LPF– C'était quoi, ça, un *washout*⁴?

JB– C'était la rivière qui sortait de son lit et qui minait sous la *track*¹. La *track*¹ était restée suspendue 75 pieds de long dans l'vide. Dans l'temps, on travaillait ici, à Saint-Victor, et on avait été obligés de *mouvoir*¹ à East Angus, pour remettre du *stock*¹ sous la *track*¹, des grosses pierres, du *concassé*. Et ça travaillait jour et nuit, pour venir à bout de remettre le train à sa place (**voir l'entrevue de Normande Lessard Fecteau**).

Quand on avait bâti Thetford (Thetford Mines), aussi, on avait *frappé*² un été assez chaud qu'on cassait un oeuf su' 'a rail et i' cuisait. Le rail était monté à 120 degrés. Il s'était fait un *senkik*⁴, qu'i' appelaient. Le fer, quand il fait chaud, ça rallonge. L'expansion était assez forte qu'il s'était fait un *senkik*⁴, dans la cour, de 4 pieds. Ça veut dire que les *ties*¹ avaient *tassé*¹, pour faire c'qu'i' appelaient un *senkik*⁴. Obligés de couper le rail, pour le rentrer.

Joueurs de tours

Mais j'ai pas travaillé tellement longtemps, avec Jean-Thomas (Lessard à Antoine). I' m'demandait d'même, pour suppléer. Le père François Tardif (à Pierre), il travaillait avec nous-autres. I' avait une grosse famille et i' était pas riche, le père de Jean-Roch Tardif. On avait notre paye et un bon coup, Poléon Poulin (Napoléon à Odilon), i' dit : «Emmène ta paye, j'vais mettre la mienne p'is on va passer ça à François. On va commencer à parler d'la paye, sur le chemin d'fer. T'sai', i' y en a qui ont du talent.» On avait passé nos payes à François et i' ouvre son portefeuille, i' était épais. Jean-Thomas (Lessard à Antoine) s'met à dire : «Regarde donc l'épaisseur du portefeuille à François (Tardif à Pierre). Une grosse famille p'is...» Poléon Poulin (Napoléon à Odilon) s'met à dire à Jean-Thomas : «Vois-tu comment t'as pas d'talent. Lui, i' a une grosse famille, r'garde-z-i le portefeuille. Toi, j'vais gager que t'es pas capable de changer cinquante piastres.»

Les gars de Joseph à Cléoph (Cléophas Drouin), des Drouin qui restaient à La Station (Cyrias, Alcide, Émile, Philippe et Marie-Louis), ils étaient, dans l'temps, les *steameurs*, les gros engins à *steams*¹ qui montaient à Saint-Jules. Les gars, pour jouer des tours, ils prenaient de l'huile et i' allaient graisser le rail. Imagine-toi, ça tournait *dessour*¹ et le train était obligé de reculer, pour se reprendre de l'*air*¹ et monter la côte, à Saint-Jules. Ils l'appelaient la Côte-de-Saint-Jules, elle montait de 4 pouces au 100 pieds et c'était à l'extrême. On n'était pas capables de monter plus que ça.

LPF– Vous parliez de *steam*¹. C'est quoi? Le train, ça chauffait?

JB– Au charbon. Le *tender*, la *tinque*¹ à l'eau, ils remplissaient ça d'eau et ils le chauffaient au charbon. L'eau qui devenait chaude faisait de la *steam*¹, de la vapeur, et ça montait à la *steam*¹. Après ça, c'est tombé au diesel.

LPF– Et nous-autres (à Saint-Victor), on n'n avait plus.

JB– Non. Ensuite, le moulin (à scie) Fecteau, ça chauffait à la *steam*¹, ça. C'était un engin à *steam*¹. Le gros *boileur*² chauffait à la *steam*¹ et c'est c'qui était l'moins coûteux, dans l'temps, pour faire tourner le moulin. Ça prenait un gars qui chauffait au *brin de scie*¹, à la *ripe*¹ et aux *croûtes*¹ qu'i' étaient pas capables de vendre. Ils chauffaient avec ça et ça faisait de la *steam*¹.

Autarcie

LPF– Tout était utilisé?

JB– C'est sûr. Rien 's'perdait. Les ancêtres avaient le don de savoir tout faire avec rien. Mon grand-père (Joseph Bureau à Paul), il avait bâti une écurie, ils appelaient ça un *jâvelle*³. Il avait fait un petit grenier et pour la porte, i' avait pas d'argent pour acheter des pentures, i' avait pris des semelles de bottes sauvages. Des bottes sauvages, c'étaient des bottes de cuir qu'ils faisaient à la main. Tout s'utilisait.

J'me rappelle d'avoir vu ma grand-mère Bureau (Angéline Bolduc) faire des p'tits souliers sauvages, à la lueur d'la chandelle. On allait à la classe et elle nous faisait des p'tites bottes sauvages.

Elle tricotait, elle faisait les souliers pour la famille, elle faisait des bas, des gilets, des pantalons d'*étouffe*¹. I' avaient pas d'argent!

LPF– Madame Joseph Prévost (Émérentienne Poulin) m'a conté ça, qu'elle faisait ses p'tits souliers, mais que pour les dimanches, apparemment, elle en achetait.

JB– Pour les dimanches, on avait une paire de *shoes-claques*¹, ici, pour les trois gars (Jean-Roch, Robert et Guy Bureau, décédé le 5 décembre 1945). C'était chacun notre tour, à aller à 'messe. I' était pas question d'avoir des souliers fins. Une paire de *shoes-claques*¹, c'étaient trente-cinq *cennes*¹ puis ils servaient aux trois gars, chacun notre tour à aller à 'messe. Ça nous faisait apprécier quand on allait à 'messe.

J'me rappelle, on semait un arpent de *choutiams*¹ pour les animaux et on en vendait. On passait par les portes et on vendait les *choutiams*¹ une *cenne*¹ d'la livre. I' y en avait qui séparaient le *choutiam*¹, au cas où i' 'serait pas bon. S'i' était bon, i' l'gardaient et s'i' était pas bon, ils le redonnaient. Mais on savait qu'il était bon, on en cultivait beaucoup.

Puis les patates, on les récoltait. On était une grosse famille, alors récolter cent poches de patates, c'était normal. On récoltait nos patates, on récoltait notre blé, on récoltait nos *choutiams*¹, on récoltait nos légumes, nos carottes, nos choux. Papa fumait la pipe, on récoltait notre tabac. On récoltait tout.

LPF– Puis en plus, vous aviez des animaux?

JB– On avait notre lait, notre viande. On avait notre boeuf, notre *lard*¹. Maman (Gertrude Prévost), avec les *abatages*¹, elle faisait du savon.

Érablière – Croyances

LPF– Parlez-moi donc des érablières, un peu.

JB– Quand on a commencé à faire du *sucre*¹, j'avais douze ans, **on faisait du sucre¹ avec un boeuf**. J'étais avec mon frère Robert (Bureau à Louis-Philippe dit Ti-Bé) et dans l'temps, c'était pas drôle, on *entaillait*¹ cinq cents.

Il fallait faire le *sucre*¹ avec un boeuf et i' était pas toujours d'accord à *courir*¹ les érables. Un moment donné, i' s'était couché, les chaudières étaient pleines et, fais c'que tu voudras, i' s'levait pas. On avait réussi à le faire lever avec du feu. I' s'était couché *après*¹ un gros merisier, on avait *décrocheté*¹ des écorces de merisier, on avait mis ça sous la cuisse et on avait mis le feu. I' s'était levé. Ça avait été fini.

LPF– Vous l'aviez dompté?

JB– Oui. Un des oncles de mon père (Séraphin Bureau à Paul), il faisait du *sucre*¹ sur notre terre, au (rang) 5 (Sud), et un moment donné, i' lui manque de nourriture, pendant la semaine sainte. Mon père (Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé à Joseph) était descendu pour venir en chercher ici et lui, i' lui restait du lard salé et du pain.

Le vendredi saint, il décide de s'faire cuire des grillades pour manger, i' avait pas d'autres choses que du pain, des grillades et du beurre.

Puis la pluie a pris et i' s'est mis à tonner. Ça avait frappé fort pas mal. L'oncle de mon père, Séraphin (Bureau à Paul), il pensait que c'est parce qu'il se faisait cuire des grillades de lard, c'était le vendredi saint. Il dit : «C'est *d'valeur*¹ de perdre notre temps pour trois p'tites *ciboire* de grillades.» Il a ouvert la porte et i' 'es a jetées dehors.

LPF– Vous aviez, vous, un signe particulier, quand c'est l'temps d'*entailler*¹?

JB– À date, c'est commencé (les sucres). C'est quand les chattes se

mettent à s'accoupler et qu'elles se mettent à crier «Barnarr! Barnarr!» Ça attire le sexe masculin. Quand les chattes se mettaient à s'accoupler, mon père *watchait*¹ ça.

LPF– C'était l'temps d'*entailler*¹?

JB– Oui. Ça 'trompe pas, ça.

Valeur de l'argent

LPF– Quand vous avez fait l'*sucre*¹ avec les boeufs, combien le sirop s'vendait?

JB– On vendait le sirop huit *cennes*¹ d'la livre. Quand on trouvait le monde. Ça pouvait aller à l'automne puis là, c'était pas drôle. Tout le monde en avait, ça avait été une bonne récolte et i' étaient pas capables de payer plus que huit *cennes*¹. Les commerçants voyageaient et «T'auras pas plus cher ailleurs.»

LPF– Qu'est-ce que vous faisiez, en attendant de l'vendre? Est-ce que vous le preniez pour votre propre consommation ou si ça coûtait trop cher?

JB– On mangeait du sirop d'érable et on faisait du *sucre*¹. On sauçait notre pain de blé dans le sirop d'érable.

LPF– C'est quoi, ça, de la bouillie?

JB– C'est fait avec du lait, de la farine et différents ingrédients. C'est semblable à du *blanc-mange*¹. Ils faisaient refroidir ça, on mettait du sucre d'érable sur ça et on soupait avec ça.

U.C.C. – U.P.A. – Agriculture

LPF– Vous vous êtes impliqué, au niveau social?

JB– J'ai fait partie de plusieurs mouvements. J'ai fait partie de l'U.C.C. du temps, de l'U.P.A... J'ai été président du Syndicat des producteurs de lait industriel du Québec sud pendant neuf ans, j'ai été, au niveau

Informations concernant monsieur Jean-Roch Bureau lors de son passage au sein du Syndicat du lait

Avec la venue d'un plan conjoint dans le lait industriel au Québec, au début de l'année 1966, il a fallu former un Syndicat régional des producteurs de lait.

Lors de sa formation, Jean-Roch Bureau est devenu administrateur du Syndicat à la demande des producteurs de lait de son secteur qui comprenait les paroisses de Saint-Victor, Saint-Éphrem, Saint-Alfred et Beauceville.

Le travail consistait à informer les producteurs sur la politique laitière, qualité du lait, convention de vente, convaincre les producteurs de lait à devenir membres du Syndicat. De plus, il recevait diverses demandes des producteurs qui étaient acheminées au Syndicat pour étude et à la Fédération provinciale s'il y avait lieu.

Jean-Roch Bureau est devenu président du Syndicat le 12 août 1971 jusqu'au 15 février 1979. Le principal travail consistait à préparer les réunions du conseil d'administration, d'information dans tous les secteurs du Syndicat, préparation et tenue de l'assemblée annuelle du Syndicat et voir à l'administration et à la bonne marche du Syndicat.

Les principaux dossiers (pour lesquels) monsieur Bureau a eu à mettre beaucoup d'énergie (sans ordre de priorité) furent :

– À un moment donné, dans une paroisse de la région, aucune usine laitière ne désirait ramasser le lait de ses producteurs qui étaient une dizaine environ. Jean-Roch Bureau a eu à rencontrer ces producteurs de lait pour connaître leur situation et par la suite rencontrer les responsables des diverses usines de la région pour négocier et rétablir à nouveau le transport dans cette paroisse.

– Avec la venue du transport du lait du bidon au vrac (camion citerne), plusieurs producteurs de lait de la région avaient été informés par les usines de la région qu'à une date prédéterminée, le transport du lait en bidon serait discontinué totalement.

Jean-Roch Bureau étant informé de la situation, a rencontré les représentants d'usines laitières pour connaître la situation exacte. Ces efforts ont résulté à obtenir un délai supplémentaire afin de rencontrer les producteurs concernés, pour les convaincre de modifier leurs installations s'ils désiraient continuer dans la production laitière et par la même occasion, les informer d'une aide financière du gouvernement pour l'achat d'un bassin à lait ou construction d'une laiterie. Ces réunions ont été très houleuses.

– Coupure de quota de lait par le Fédéral de 20 % minimum à chaque producteur de lait industriel. Un comité a été formé au Syndicat dont le président, pour réattribution de quota à des cas spéciaux.

Ceci a été une période très difficile pour Jean-Roch. Il y a eu des réunions dans tous les secteurs, rencontres de groupes et individuelles des producteurs, téléphones...

Ceci est en gros, les dossiers traités par Jean-Roch Bureau lors de son passage au sein du Syndicat des producteurs de lait de la Beauce.

Ces recherches ont été effectuées par Laurent Poulin qui a travaillé avec lui pendant toutes ces années.

Source : document épistolaire de Suzanne Rancourt, pour le Syndicat des Producteurs de Lait de Beauce (S.P.L.B.)



Louis-Philippe Bureau (dit Ti-Bé) était actif au sein de l'U.C.C. Assis à la 3^{ème} table, il représentait à cette réunion les producteurs de sirop d'érable.
Provenance: Fernande Mathieu Bureau

national, sur le plan de négociation pendant trois ans.

J'ai aimé l'agriculture, je l'aime encore et quand on a commencé les plans conjoints sur le lait, ç'a pas été un cadeau. Il fallait laisser le *séparateur*¹ pour venir au *bulltinque*, lâcher les bidons pour aller au *bulltinque* et arrêter d'écrémer pour aller au lait.

J'me rappelle d'avoir sorti huit, dix bidons de lait au chemin, sur une table, mon voisin d'en face Raymond (Veilleux à Auguste) aussi. C'était pas mal de l'ouvrage et c'était difficile, de conserver l'lait. Là, on avait décidé d'essayer de faire comprendre aux agriculteurs que ce serait plus rentable, avec des *bulltinques* qu'avec des bidons.

On a tenu des assemblées d'information. Québec sud, ça, ça représentait soixante-trois paroisses et



Provenance: Fernande Mathieu Bureau

Fondé le 29 juin 1946 lors d'une assemblée de l'Union Catholique des Cultivateurs, le Syndicat Coopératif l'Alliance prit naissance d'un besoin qui devait répondre aux aspirations des cultivateurs de s'unir pour grouper leurs achats et leurs ventes afin d'éliminer des intermédiaires et d'obtenir le plus possible pour leurs produits. /.../

Le bureau de direction actuel est composé de Messieurs Jean-Luc Bilodeau, **Jean-Roch Bureau** (1981), Marcel Cloutier, Conrad Pomerleau, Aurèle Pépin, Fernand Bégin, Dominique Hamel, Raymond Rodrigue et Camille Poulin. /.../

En 1964, soit le 5 février, un incendie détruit la meunerie et les entrepôts. La coopération de tous les cultivateurs permet de donner un nouvel essor au Syndicat, la construction d'une meunerie moderne et opérationnelle continuera à rendre les services que les cultivateurs attendent de leur Coopérative.

Le Syndicat dessert les cultivateurs des paroisses environnantes et est administré par des représentants de Sainte-Clothilde, Saint-Victor, Saint-Benoît, Saint-Honoré et de Saint-Éphrem. Il procure les services de moulée balancée, grains de semence, engrais chimiques, huile à chauffage et pétrole à domicile ainsi qu'une quincaillerie des mieux organisées.

Source : Hermann Mathieu, *Notes historiques sur la paroisse de Saint-Éphrem de Beauce et le canton de Tring*, 1981, p. 267

i' s'tenait des assemblées d'informations dans quasiment toutes les paroisses.

J'ai frappé des paroisses où c'était pas facile, parce qu'i' y en avait qui étaient réellement conservateurs et qui voulaient rester aux bidons. Quand on parlait de *bulltinques*, c'était pas drôle. Surtout dans une paroisse que j'nommerai pas. Me faire tirer des tomates et des pommes, parce que j'parlais de *bulltinques*.

Mais les gars, après, au bout d'six mois, un an, i' avaient compris, i' étaient revenus et i' étaient venus s'excuser, un dimanche, après la messe. Là, i' avaient compris le pourquoi et c'est comme ça que ça a évolué, au point de vue laitier.

LPF– Mais c'était l'avancement, le *bulltinque*?

JB– Bien sûr. C'était mieux pour la conservation du lait, pour la qualité, le beurre, le fromage et ainsi d'suite. Il y a eu bien des chicanes, aussi. Le lait de consommation et le lait de transformation, c'étaient deux laits qui venaient des agriculteurs pareil, mais le lait de consommation, c'était le lait qui allait en pinte et le lait de transformation, c'était le lait qu'on changeait en beurre et en fromage.

Il y en a qui disaient que le lait de consommation, ça prenait plus de précautions que le lait de transformation. Mais aujourd'hui, c'est



Réunion de la Fédération du lait à Montréal. Jean-Roch Bureau vice-président du Syndicat des producteurs de lait industriel Québec-Sud, octobre 1967 (source : Jean-Roch Bureau).

Provenance: Fernande Mathieu Bureau

rendu que c'est le même lait. Il y avait deux clans de producteurs : un pour la consommation et l'autre pour la transformation.

Anecdote – Inspecteur de lait

Il y avait un inspecteur et la classification du lait se faisait d'une drôle de manière. Il ouvrait la *canisse*¹ et il sentait dans l'lait. Le lait était bon ou «Tu feras attention, t'as *quèque*¹ chose.»

Un moment donné, un inspecteur disait que quand les vaches étaient en chaleur, étaient en rut, le lait 'était pas bon. Un moment donné, un inspecteur sent dans une *canisse*¹ et il dit : «Pour moi, t'as des vaches qui sont en chaleur, ton lait 'sent pas bon.» Le producteur, il dit : «T'as le nez plus fin qu' mon boeuf, parce que mon boeuf s'en est pas aperçu!»

David (Chapdelaine) avait une certaine instruction pour son époque et il a été inspecteur des beurrieres et des fromageries qu'on retrouvait un peu partout dans la région.

Source : Document épistolaire de Henri Chapdelaine à Robert à David

Travail – École – Valeur de l'argent

LPF– Madame Bureau, racontez-nous des faits qui se sont passés dans votre temps?

FM– Une partie du village montait ramasser des framboises et nous-autres, on montait à pied dans le haut d'la terre. On ramassait notre chaudière à lait d'framboises et on descendait au village, ensuite, le soir, la vendre. Ça, c'était pour payer nos livres d'école. Ensuite, on allait garder dans l'voisinage et on avait dix sous d'la fois. Puis ça finissait qu'on s'ramassait assez d'argent pour payer nos livres d'école. Ça fait déjà au moins cinquante ans.

LPF– Quel âge avez-vous?

FM– J'ai soixante-cinq.

Us et coutumes

Lorsque les femmes étaient menstruées, elles portaient des serviettes en tissu, de fabrication maison. Madame Ti-Bé Bureau, Gertrude Prévost, disait alors : «On va laver les framboises!»

Source : Jean-Roch Bureau

LPF– Et monsieur Bureau?

FM– Soixante-huit.

Femmes – Engagement social – Autarcie

LPF– Vous avez été présidente des Fermières?

FM– J'ai été seize ans, dans la direction, et ça m'a appris beaucoup d'choses. On transmet ce qu'on sait, mais on en reçoit, aussi.

La nourriture et tout ça, j'ai appris beaucoup d'sa mère (à Jean-Roch, Gertrude Prévost), parce que quand j'suis arrivée ici, j'me suis mariée à dix-huit ans et j'ai appris beaucoup d'choses, avec madame Bureau.

LPF– C'était une femme *dépareillée*¹, elle aussi?

FM– Ah! oui. Elle savait ça, tisser, elle aussi, et faire à manger.

Croyances – Religion

LPF– Et c'est une femme (Gertrude Prévost) qui était convaincue, aussi, au niveau de la religion. Ça devait dire le chapelet en famille?

FM– Ah! oui. Elle invoquait souvent le Saint-Esprit. Elle disait souvent à ses enfants : «Si t'as d'la misère à trouver une chose, invoque le Saint-Esprit.» Si quelqu'un était malade ou quand j'avais mes bébés, elle disait toujours à mes enfants : «Priez la Sainte-Vierge, parce que votre mère, vous en avez besoin. Vous êtes petits et il faut qu'elle revienne en santé.»

Normand (Bureau à Louis-Philippe dit Ti-Bé), une bonne fois, il cherchait son chapeau et ses mitaines. Il demandait à sa mère : «Où qu'i' sont? – Regarde dans le cabanon, tu vas sûrement les trouver. Invoque le Saint-Esprit, ça va t'éclairer. – **J'ai pas besoin du Saint-Esprit, j'ai l'fanal!**»

Catéchisme

LPF– Avez-vous connu l'abbé (Denis) Garon?

JB– Il m'a fait le cat'chis'. Le vendredi du mois, tu sauras que c'était pas drôle. Il fallait passer à 'confesse, il nous expliquait les commandements et il fallait écouter. Celui qui 'écoutait pas, il savait que ses oreilles existaient. Une chance du Bon Dieu que les prêtres n'aient pas tous été comme l'abbé Garon, parce qu'il manquerait de catholiques.

LPF– Les églises seraient vides?

JB– Oui.

Clergé – Peur – Anecdote

LPF– Il a été longtemps, par ici?



Provenance: Fernande Mathieu Bureau

Les Fermières

En 1938, avec l'aide de monsieur Henri Lacourcière, agronome, de monsieur Émile Gauthier, chef de l'économie rurale, et de mademoiselle Chabot, conférencière du ministre de l'agriculture, **les dames de Saint-Victor ont fondé le cercle des Fermières.**

Le premier conseil était formé de :

- Mme Dominique Lessard (Berthe Drolet), présidente;
- Mme Norbert Pomerleau (Marie-Anne Doyon), vice-présidente;
- Mme Eugène Fortin (Laurette Gendreau), secrétaire;
- Mme Roland Gingras, bibliothécaire;
- Mlle Luciana Poulin (soeur de Cyrille Poulin à Joseph), conseillère;
- Mme Ernest Paré (Gros Ernest, Valérie Cloutier), conseillère;
- Mme Charles Poulin (Pauline Boucher), conseillère;
- L'aumônier, monsieur l'abbé Elzéar Parent.

Lors de la première réunion, madame Eugène Fortin (Laurette Gendreau), secrétaire et infirmière, a donné une conférence sur la pharmacie familiale. Trente personnes étaient présentes.

Les assemblées se tenaient le premier jeudi de chaque mois, à la sacristie. La contribution d'une membre fermière était de un dollar, que l'on payait à coup de dix *cennes*¹ à chaque assemblée.

Au fil des ans, les dames fermières se perfectionnaient dans le tissage, les travaux à l'aiguille et la couture. Elles se sont impliquées dans plusieurs activités sociales et aussi dans l'Église.

Source : Document épistolaire d'Olivette Bolduc Poulin

JB– Vingt-six ans. En dernier, i' était chanoine. Mais i' a rencontré des paroissiens qui le faisaient réfléchir, *itou*². Un moment donné, i' avait tordu les oreilles de Joseph Bureau, qui s'trouvait à être le cousin de mon père (Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé à Joseph). I' (Joseph) était le garçon de Joseph à Gustin Bureau (Augustin à Paul) et lui, i' était pas *barré*² avec ça. I' avait déjà rencontré ça, lui, un curé. I' était allé dans le bois et c'était pas un ange descendu du ciel, ça.

Parce qu'il (Denis Garon) avait tordu les oreilles de son garçon, i' était allé le voir. Dans l'temps, c'était avec des chevaux et i' était *gréyé*¹ de chevaux, i' avait un bon cheval. Il va trouver (le curé) Denis Garon et il dit : «Tu vas embarquer dans le *traîneau renclos*² p'is c'est moi, à¹ matin, qui va t'descendre à Québec. J'vais te descendre à l'évêque et on va voir si t'as le droit de faire ça.»

Le curé (Denis) Garon avait voulu *rebicheter*¹ un peu, il (Joseph Bureau) l'avait agrippé par une oreille et il l'avait emmené au *traîneau renclos*² par une oreille. I' i' avait dit : «Si t'embarques pas, c'est moi qui vais t'descendre.» I' était pas embarqué, mais il s'était excusé et i' avait dit qu'i' le referait plus.

Caisse – Prêt d'argent

LPF– Pouvez-vous me conter, un peu, qu'est-ce que Valère Paré (à Joseph) a été pour vous, pour votre famille ou pour votre père?

JB– Ça a été le sauveur des pauvres de Saint-Victor. Si quelqu'un était dans le besoin, il allait voir Valère et il s'expliquait. Valère, soit qu'il lui en prêtait de la Caisse (populaire Desjardins) ou, s'i' en avait de besoin subito-presto, parce qu'i' y avait un comité de surveillance qui y allait une fois par semaine, Valère mettait la main dans sa poche et il en prêtait au gars. Il lui disait : «Tu le remettras quand ça *adonnera*¹ ou, la semaine prochaine, on va passer ta demande au prêt et, si ça fait, tu m'le remettras.»

J'me rappelle d'un type que j'nommerai pas. Un moment donné, i' était allé faire un dernier paiement, à la Caisse (populaire Desjardins) et i' avait dit : «À partir d'aujourd'hui, je suis l'homme le plus heureux de la terre. Je fais mon dernier paiement.» Valère Paré (à Joseph) lui avait répondu : «Tout l'temps qu't'as dû, t'as été heureux. Maintenant qu'tu 'dois plus, le malheur peut t'frapper.»

Au bout d'un an, i' avait perdu sa femme. Il avait rencontré Valère et lui avait dit : «Tu m'as dit la vérité. J'étais heureux tant que j'devais. Maintenant que j'dois plus, j'ai une dette pas mal plus dure, celle de ma femme.»

Femmes collaboratrices

J'ai été agriculteur quasiment toute ma vie et i' y a pas un agriculteur qui est capable d'arriver, si sa femme 'est pas en arrière.

LPF– Pas en arrière, à côté!

JB– En arrière, c'est encore mieux, parce qu'elle est là pour remonter le moral, pour nous remplacer quand on 'y est pas, pour l'encourager, pour l'aider à élever sa famille. C'est le support d'une entreprise agricole.

LPF– Est-ce que vous avez eu connaissance des usurers?

JB– Nous-autres, étant jeunes, on n'n a pas eu tellement connaissance, parce qu'on avait un voisin qui s'appelait Joseph Rodrigue (dit Bébé à Clément) et quand papa (Louis-Philippe Bureau dit Ti-Bé à Joseph) était pris serré, i'

Le nouveau rôle de la femme en agriculture

La lente disparition de l'agriculture domestique n'a pas réglé comme par magie le statut de la femme, et de façon générale, de la main-d'oeuvre familiale en agriculture. Les efforts de l'U.P.A. à partir de 1967 pour inclure dans les coûts de production la rémunération du travail de la femme et des enfants de l'agriculteur marquent une étape dans la reconnaissance du rôle de la femme en agriculture. En 1976, l'U.P.A. a pensé aller plus loin en examinant les cas fréquents des femmes collaboratrices de leur mari et souvent même copropriétaires de l'entreprise.

On aura remarqué que ni l'U.C.C. ni l'U.P.A. n'ont jusqu'alors envisagé de faire d'elles de véritables membres de l'Union. Tout au plus ont-elles été sollicitées de faire partie d'un mouvement affilié, mais distinct, en l'occurrence L'U.C.F./U.C.F.R. Le congrès de 1976 demande l'examen du problème : pourquoi les épouses d'agriculteurs ne seraient-elles pas membres au même titre que leur époux, tout en ne disposant que d'une seule voix délibérante par entreprise dans les assemblées de l'Union?

À partir de 1979, l'U.P.A. s'engage à appuyer les associations de femmes, à demander des modifications aux lois, pour que soient reconnus les droits, non seulement de toucher une rémunération, mais aussi de profiter des avantages sociaux accordés aux autres travailleurs. Mais le travail de réflexion sur ce sujet est long.

L'U.P.A., avouons-le, a été un mouvement composé et dirigé par des hommes depuis soixante ans et s'insère de plus dans une tradition mâle presque millénaire du chef de famille, chef d'exploitation agricole. En 1983, l'U.P.A. fait un pas de plus en instaurant des comités régionaux chapeautés par un comité provincial de femmes impliquées dans l'agriculture, soit comme collaboratrices de leur mari, soit comme productrices agricoles. C'est sans doute un modeste point de départ mais potentiellement chargé d'avenir.»

Source : Jean-Pierre Keslerman, en coll., Guy Boisclair et Jean-Marc Kirouac, *Histoire du syndicalisme agricole*, 1984, p. 298-299

allait voir Joseph et : «Joseph, prête-moi cinq piastres, prête-moi dix piastres.
– Tu me l'remettras *mé que*¹ ça t'*adonne*¹.»

LPF– Est-ce que c'était lui, ici, sur la côte?

JB– Notre voisin (Joseph Rodrigue dit Bébé à Clément) qui se trouvait à être le cousin de mon père (la mère de Joseph Rodrigue, Virginie Bureau, est la soeur de Joseph Bureau à Paul). C'était un vieux garçon qui avait hérité de ses parents, mais il comprenait la misère et les grosses familles. Quand papa allait lui remettre un vingt piastres, par exemple, i' 'i offrait vingt-cinq *cennes*¹ de récompense et i' voulait pas les prendre.

LPF– Mais les gens, ils s'entraidaient, aussi?

JB– C'est ça. I' y avait beaucoup de corvées, de bénévolat.

Coop – Valère Paré

LPF– Parlez-moi de la coopérative?

JB– Je pense que la Coopérative a été fondée par Valère Paré (à Joseph), aussi. J'me rappelle qu'étant jeunes, on descendait chercher de la *moulée*¹. Le père Valère était en train de faire son train, le matin ou le soir, et on descendait à l'heure qu'i' était en train de faire son train, pour aller chercher une ou deux poches de *moulée*¹, qu'on payait une piastre et vingt-cinq pour 100 livres de *moulée*¹. Le père Valère laissait son train, il venait nous servir une poche de *moulée*¹ et ça lui donnait deux sous.

LPF– Est-ce que monsieur Valère (Paré à Joseph) travaillait à la Coop?

JB– I' travaillait pas à la Coop, **mais c'est lui qui a commencé la Coopérative, dans son garage**, dans

son hangar. I' allait chercher l'avoine, la *moulée*¹, à la meunerie de William Duval (à Charles), pour empêcher de faire voyager les agriculteurs, de descendre à La Station et de monter chez eux.

Après ça, les meuneries de Québec apportaient la *moulée*¹ chez le père Valère Paré, il finançait la *moulée*¹ et quand on allait chercher une poche de *moulée*¹, ça lui donnait deux sous, la première année. La deuxième année, ça a été cinq sous et ça a monté à dix sous. Il faisait dix sous de bénéfice de la poche de *moulée*¹.

C'est là qu'i' a commencé à dire aux agriculteurs que s'i' étaient unis pour avoir un magasin coopératif à eux-autres, ce serait merveilleux, mais ils pourraient engager un gérant qui pourrait les desservir. C'est là qu'i' avaient acheté la première maison de Fred Fecteau (Alfred à Adélarde), avec le garage en arrière, qui servait comme entrepôt de *moulée*¹. Le premier gérant a été Georges Plante (à Joseph). Ensuite, i' ont ouvert un petit magasin (la Coop), à l'intérieur de la maison de Fred Fecteau.

LPF– Ça a été très bon, ça?

JB– Ça a été merveilleux. La première secrétaire de la Coopérative, je pense que ça a été Alice Perron. Ensuite, ça a été Édith et après Georges Plante (à Joseph), ça a été Jean-Roch Tardif (à François).

LPF– Quand il y a eu la Coop, ça a été un peu moins difficile, pour les



Provenance: Hélène Boucher

(La Coop a passé au feu en 1958, ainsi que trois autres maisons; celles de Louis Bolduc, David Chapdelaine et Joseph Boucher.)

agriculteurs, puisqu'i' avaient la *moulée*¹ un peu moins chère?

JB– Un moment donné, ils sont venus en compétition avec les autres qui vendaient de la *moulée*¹. Vu que la *moulée*¹ était moins chère à la Coop, ça emmenait le monde à la Coop et ça a fait boule de neige. C'est là que la Coop s'est mise à profiter et que les autres, automatiquement, i' étaient obligés de baisser leurs prix, pour venir en compétition. Mais la Coop a toujours été supérieure, en fait de qualité et de service.

LPF– Ça permettait aux agriculteurs de faire des profits un peu plus, sur les animaux, le lait?

JB– I' allaient chercher les matières premières à la Coopérative. Ça a commencé par la *moulée*¹, les insecticides, différents herbicides et tout c'qui rentrait, dans l'agriculture. Parce que la Coopérative, j'en ai fait partie moi-même. Ma part porte le numéro 9, ça fait que j'ai été pas mal dans les premiers.

LPF– Il fallait que vous soyiez vendeur, aussi?

JB– Moi, j'ai été surtout dans l'lait. J'ai été un *escousse*¹ avec des *reconnaisances* de porcs, je suis monté à vingt-huit truies.

LPF– Mais vous avez été obligé de vendre votre *stock*¹, en plus de le produire?

JB– Oui, mais dans l'temps, des coopératives pour les fournisseurs de porcs, i' en existait pas tellement. On vendait nos petits porcelets à des p'tits commerçants. Les premiers petits gorets que j'ai vendus : trois piastres. C'était pas tellement fort, mais ça a monté et un moment donné, un bon printemps, i' étaient montés à neuf piastres. J'en avais vendu soixante-douze, le même matin, à neuf piastres.

LPF– Ça fait du bien, ça, quand on a une famille de dix?

JB– Oui. Mais j'suis jamais retourné là. J'avais une de mes filles (Micheline Bureau) qui travaillait au parlement d'Ottawa puis elle avait entendu dire qu'i' y aurait une chute, dans l'*lard*¹. Elle a pris le téléphone, elle m'a avisé de ça et elle a dit : «Ça presse.» Au bout de six mois, ça avait plongé et j'm'étais débarrassé de tout ça.

Femme collaboratrice – Agriculture

LPF– Le lait, vous vous en êtes occupé des années, pour avoir un prix convenable?

JB– Bi'n oui. J'étais producteur de lait et ma femme était encore en arrière de moi, pour me seconder.

LPF– C'est elle qui allait à l'étable?

JB– Ah! oui. Durant les *sucres*¹, c'est elle qui s'occupait des *mise-bas* et qui s'occupait de soigner. Il fallait monter une vache à 105 livres de lait par jour, deux traites.

Corvée

LPF– Tantôt, i' a été question de corvées...

JB– Moi-même, j'ai donné du temps passablement, pour aller rendre service à quelqu'un qui brûlait.

FM– Quand on a bâti le bâtiment, i' y a des journées où on était quarante-cinq personnes et c'était tout' du bénévolat.

JB– I' fallait que j'agrandisse et que j'améliore. Dans l'automne, on avait coupé notre bois, on avait fait scier ça et dans l'printemps, en '61, on avait décidé de bâtir un bâtiment. On avait commencé à bâtir le premier juin. La Fête-Dieu avait été le 17 juin et j'avais levé tout le bâtiment le 17 juin. Le soir, on était allés faire la procession. Puis le 13 juillet, je rentrais mes vaches, tout était fini (**voir l'encadré La Fête-Dieu, à la fin de l'entrevue**).

LPF– Juste un mois!

JB– Un mois.

LPF– Madame Bureau, vous avez eu jusqu'à quarante-cinq personnes. Mais là, il fallait que vous donniez à manger à tout c'monde-là?

FM– On donnait le dîner et un goûter, vers les 3 heures, parce que des personnes qui travaillent fort, il faut qu'ça mange. Très peu restaient à souper parce qu'i' s'en allaient faire leur train, eux-autres aussi. Mais ça s'faisait très bien, parce que ma belle-mère (Gertrude Prévost Bureau) venait m'aider.

JB– Des fois, des personnes qui passaient au feu. Ils reconstruisaient par rapport à la grandeur. Quand c'était pas assez grand, il fallait qu'ils agrandissent. Ça donne aussi des commodités et ça allait mieux pour faire la besogne, installer les trayeuses, plutôt qu'à la main.

Autrefois, c'était à la main. Ensuite, c'étaient les auges. Nous-autres, on était tout installés sur les abreuvoirs puis les *bullinques*.

LPF– Mieux équipés, en fin d'compte, pour pouvoir avoir un salaire convenable?

FM– Oui puis ça travaillait mieux.

JB– Ça, c'est la plus belle action que quelqu'un peut faire, du bénévolat et des corvées. Ça, ça nous est toujours remis. Un quelqu'un s'en rappelle, de ça.

Je suis allé à maintes et maintes fois, donner du temps pour ceux qui passaient au feu ou qui bâtissaient une nouvelle grange. J'm'en rappelle, entre autres, quand Zéphirin Shink (à Joseph) était passé au feu, durant les *sucres*¹. Je pense que c'était au mois d'avril et on avait décidé de l'reconstruire.

La paroisse s'était mise ensemble et dans une semaine, il rentrait ses vaches. I' avait sauvé ses vaches. La grange était passée au feu et les agriculteurs allaient chercher les vaches, les emmenaient chez eux et les

nourrissaient bénévolement, en attendant qu'il se rebâtisse.

Quand on avait couvert le bâtiment, un dimanche après-midi, il ventait, c'était épouvantable, et les gars avaient travaillé à couvrir le bâtiment en tôle. Ils se mettaient jusqu'à trois, pour manoeuvrer une feuille de tôle, la descendre sur la couverture et la clouer. Le soir, il était couvert. Ça, ça avait été la plus belle expérience de ma vie, en bénévolat.

FM– Nous-autres, on en a profité, parce qu'on a construit et les gens ont été très

généreux. On les appelait et ils disaient : «Ça 'adonne' pas aujourd'hui, on va y aller demain.» On fonctionnait comme ça et ça a bien été. JB– Quand j'ai bâti le bâtiment, j'ai fait affaire avec un bonhomme, Jean-Thomas Bernard (à Jean-Thomas). I' était trop âgé pour venir me donner du temps. I' a dit : «J' ai d' l'épinette rouge en masse. J'suis pas capable de t' donner du temps. Je vais te donner le bois, pour faire ton châssis de bâtiment.» Il m'avait tout fourni le bois, en épinette rouge, pour faire le châssis de mon bâtiment.



Jean-Roch Bureau (18 ans) laboure sur la terre du 205, rue Commerciale en 1944.
Provenance: Fernande Mathieu Bureau



Auguste Veilleux (dit Gus) et Louis-Philippe Bureau (dit Ti-Bé).
Provenance: Gilberte Veilleux Poulin

Agriculture

LPF– Parlez-moi donc des labours. Vous me dites, au mois de janvier?

FM– Oui. Il faisait tellement beau que la terre 'était même pas gelée. Monsieur Bureau (Louis-Philippe dit Ti-Bé à Joseph), i' a dit : «On va aller labourer, avec Auguste Veilleux (à Joseph).» I' s'étaient mis chacun un chapeau d'paille et ils sont allés atteler, pour aller faire une raie de labour et prouver qu'i' avait fait beau, au Jour de l'An. Le lendemain, le labour avait été mis de côté, la tempête était prise (le 10 janvier 1950, la température était montée à 76 degrés Fahrenheit).

Fin de l'entrevue